

Chapitre I : Malaises

1

Menton, 16 mai 1997.

A 18 heures et 17 minutes, Marc Serlin subit la première attaque. Rien n'aurait pu le lui laisser présager, ni à cet instant ni au cours des journées précédentes.

Deux jours plus tôt il avait quitté Paris. Refermant soigneusement la porte de son appartement sur les odeurs d'huile de lin, il s'était échappé de la Rue des Cinq Diamants et avait pris la route du Sud. Comme à chaque fois qu'il regagnait la ville où il était né trente ans plus tôt, le coffre de sa voiture regorgeait de matériel. Toiles vierges, brosses, pinceaux et chevalets l'accompagnaient dans son pèlerinage.

Son mètre quatre-vingt-dix glissé sous le volant du petit cabriolet, sa longue tignasse brune ébouriffée par la toile trop basse de la capote, il s'était immiscé avec courage dans le flux bruyant s'écoulant de la capitale. Il lui avait fallu dix heures, un repas expédié sur le pouce et près de mille kilomètres pour parvenir à son but.

A l'aube de ce vendredi, reposé par deux jours de farniente, Serlin s'était mis en campagne. Son coffret à peinture vérifié, il s'était installé pour une journée solitaire à l'extrême pointe du Cap Martin, perdu entre mer et pinceaux. S'il n'était pas à proprement parler un misanthrope, la solitude lui était nécessaire pour créer. Seul devant la toile une grande paix l'envahissait et les heures défilaient sans qu'il y prît garde. Ce que son talent imprimait par touches successives

sur la toile n'avait que peu de choses à voir avec l'étendue liquide agitée et vide qui lui faisait face. Les glorieux vaisseaux déployant leurs voiles dans l'espace rectangulaire ne sillonnaient plus les mers depuis longtemps. Qu'importe, la mer était l'inspiratrice, il aurait été incapable de peindre une telle scène dans son appartement parisien ; il lui fallait le vent, l'humidité de l'air marin et la présence sonore de la méditerranée pour extérioriser son imagination.

La journée s'était écoulée sans autre perturbation que quelques curieux guettant par-dessus son épaule le prochain trait de couleur, sans autre coupure qu'un sandwich avalé en quelques minutes. La fin d'après-midi approchant, Serlin avait enfin délaissé ses pinceaux pour s'absorber dans la contemplation passive de l'espace maritime.

Avec lenteur et majesté la mer s'était imposée à lui. Depuis le matin il en captait l'essence, désormais, assis seul sur les rochers à la limite des vagues, il en devenait partie, infime goutte parmi la masse mouvante des molécules d'eau refluant à ses pieds.

Un plafond nuageux dense et bas s'étendait jusqu'à l'horizon. Parfois, au travers d'une trouée hasardeuse dans la superposition des couches grises, un rayon de soleil perceait un instant. L'orifice par où la lumière s'immisçait n'était pas visible depuis la côte ; la tache claire qui s'étalait sur la mer en prenait une dimension surréaliste. Hypnotisé par le phénomène, Serlin fixait une de ces taches à la brillance métallique. Plus rien n'existait pour lui hors de ce cercle de clarté à peine perturbé par les vagues. Avec une lenteur régulière la flaque de lumière se résorbait comme si une main invisible manœuvrait un hypothétique projecteur.

Avec une soudaineté quasi brutale la lumière disparut, presque sans transition le gris envahit de nouveau l'espace et, après un bref vertige, Serlin s'y retrouva plongé.

Il lui fallut quelques secondes avant de réaliser que la mer ne s'étendait plus à ses pieds, ni le ciel au-dessus de lui. La

de dure présence du roc avait disparu sous ses fesses, l'ensemble de son environnement lui paraissait cotonneux.

Il sursauta sous le coup de l'émotion ; tout du moins son corps tenta de sursauter sans y parvenir et la brusque contraction de ses muscles, ne trouvant d'exutoire dans le mouvement, se traduisit par une désagréable sensation de crampe généralisée. Echaudé par cette expérience il hésita avant de tenter un mouvement volontaire. Il attendit longuement jusqu'à ce que s'imposât à lui la certitude que la durée n'avait plus, à cet instant, aucune signification. Attendre ne servait à rien, il bougea ! Plus exactement il tenta de bouger ; le bras droit tout d'abord : il sentit presque s'écouler l'influx nerveux jusqu'au membre concerné et se contracter la chaîne musculaire dont l'ensemble élèverait sa main jusqu'au niveau de ses yeux. Mais la main n'apparut jamais dans son champ de vision et une intense brûlure irradiait son bras. L'intensité de la douleur lui fit suspendre son action et la tétanie s'estompa.

Il ne pouvait bouger aucune partie de son corps, même pas ses yeux. D'un certain côté il avait de la chance que ses paupières fussent ouvertes, sinon il eût été condamné à les garder fermées. Son champ de vision se trouvait limité à la minuscule portion d'espace située en face de lui, dans un cône de quarante-cinq degrés.

Résigné Serlin se concentra sur ce petit bout de perception. Il fut déçu : seul du gris était perceptible à perte de vue. Cette idée l'arrêta un instant : comment, pouvait-il voir « à perte de vue » alors que ses sens lui transmettaient une image ressemblant à s'y méprendre à un brouillard si dense qu'il collait à ses yeux. Au comble de l'étonnement, il fût certain que ce « gris » s'étendait plus loin qu'il ne pouvait le concevoir ; c'était une pensée traumatisante.

Une intense frustration s'empara de son esprit suivie de près par la peur. Que lui arrivait-il ? Que lui était-il arrivé ? Il devait avoir subi une attaque. Sans doute gisait-il inerte sur les rochers, à deux doigts de la mort sans pouvoir appeler à l'aide. Il essaya de réagir : c'était impossible, il était en excel-

lente santé, il ne pouvait s'agir d'un malaise ! Ce ne pouvait... mais la peur était la plus forte, immense, dominant tout, un univers à elle seule.

S'il avait existé des variations dans ce gris uniforme : des volutes ou des zones plus sombres, s'il y avait eu des taches de lumières ou d'ombre, il aurait pu raccrocher son esprit perturbé à quelque chose. Mais il n'y avait rien, rien que ce gris morne et uniforme, ce gris immobile où il était englué, enfermé, comme un insecte dans une goutte d'ambre, prisonnier d'une uniformité infinie.

Quoi qu'il fit désormais son cerveau revenait obstinément à cette idée paradoxale et hallucinante d'être enfermé dans une cellule sans limite. Pourtant, qu'importait que sa prison fût infinie puisqu'il ne pouvait s'y mouvoir ? Était-ce cela le coma, ou la mort, cette impuissance horrifiante, cette coupure du reste du monde, ce carcan qui l'empêchait de bouger et cette étrange part de lucidité ? Se trouvait-il dans cette frange inconnue qui précède de peu la perte définitive de conscience ? Pourrait-il jamais le savoir, répondre à cette question primordiale : était-il en train de mourir ? Était-ce cela la mort : une question sans réponse ? Où était-il ? Où allait-il ? Comment cela finirait-il ? Son esprit n'était plus désormais qu'un vaste creuset où tourbillonnait un maels-tröm de points d'interrogation, un cyclone qu'il ne pouvait contrôler.

Alors, avec horreur, un cri muet bloqué dans sa gorge, Marc Serlin s'enfonça dans une terreur sans nom.

2

Genova, 16 mai 1997.

– Arrivederla, Reverendo.

Don Grutti rendit son salut au vieil homme qui le quittait, se retourna et se dirigea vers le cœur de l'église. Un sourire

flottait sur ses lèvres alors qu'il songeait à cette phraséologie vieillotte : « Révérend » ! Il aurait aimé que l'église trouvât un terme plus en accord avec le sentiment de modernisme qui l'habitait. Après l'abandon de la soutane pourquoi ne pas revoir les titres ? « Révérend » ! Comment accepter de s'entendre appeler « mon père » par un vieillard lorsque l'on a vingt-quatre ans ? Mais n'agitait-il pas là des idées sacrilèges ? Il secoua la tête : qu'importaient les mots employés, seule comptait la signification profonde bien que ces termes revêtissent trop souvent un masque d'idolâtrie dans la bouche des fidèles.

Don Grutti ne s'était pas interrogé sur le décorum de l'église lorsqu'il avait embrassé la carrière ecclésiastique. Tout était si simple alors, si clair. Oh ! sa foi ne l'avait pas quitté, elle s'était même plutôt renforcée, avait gagnée en vigueur et en sincérité. Qu'en aurait-il été si... serait-il devenu prêtre sans cette révélation alors qu'il atteignait tout juste ses onze ans ? Cette vision ineffable qui l'avait transporté, suivie d'une succession de rêves de plus en plus précis qui, au bout de deux années, l'avaient convaincu de la réalité divine plus que l'étude des Saintes Ecritures.

*

Silvio courait sur le chemin de terre escaladant la colline. Bientôt il en atteindrait le sommet et en découvrirait une autre, une autre course, un autre défi, de colline en colline à travers la campagne toscane. Silvio n'était plus au cœur de l'Italie, il courait dans le monde plein d'aventures de son imagination : à onze ans, il lui était encore possible de s'inventer une famille de lions se désaltérant au creux d'une doline entre Sienne et San Gimignano où il passait ses vacances. Des lions ! des loups ce serait trop banal. Silvio courait vers le haut de la colline, le souffle de plus en plus court comme il rejoignait le sommet ; il ralentit. Avec un luxe de précautions dénotant une longue pratique il

s'approcha, presque rampant, d'un muret en pierre qui venait mourir sur la pente. Il se tassa derrière les vieilles pierres, banda ses muscles, patienta le temps que son souffle redevenne régulier, emplit ses poumons au maximum de leur capacité et se dressa d'un bond en poussant un rugissement sauvage. Dans une pagaille réjouissante le troupeau de moutons s'égaila au flan de la colline, poursuivi par un flot de jurons et les aboiements furieux d'un vieux chien.

Hilare, Silvio descendit lentement vers l'abri de pierres sèches blotti près de la mare servant d'abreuvoir au bétail. Sans inquiétude il observa Lando qui agitait son bâton dans sa direction d'un air excédé : combien de fois n'avait-il pas fait de remontrances au jeune garçon qui dispersait régulièrement son troupeau ? Au fil des semaines, c'était devenu une sorte de rite sinon de jeu ; même le vieux chien au pelage râpé se lançait avec fougue au-devant des bêtes bien avant que Silvio n'eût quitté l'abri du mur de pierre, renseigné par son flair sur la présence du gamin.

Silvio se laissa tomber sur le rocher patiné par les générations de bergers qui s'y étaient assis alors que Lando, planté très droit devant lui, entreprenait de mimer une colère noire. Ne se sentant pas très convaincant il abandonna vite sa représentation et s'assit aux côtés du garçon, secouant gentiment de la main la tignasse brune indisciplinée. Nul n'était besoin de parler entre eux ; le vieux berger solitaire et le gamin rêveur avaient tous deux des raisons d'aimer cette campagne vallonnée qui les réunissait.

Les yeux perdus dans le lointain, Silvio jouait sans y prêter attention avec la médaille pendue à son cou. Le geste attira l'œil du berger : c'était la première fois qu'il remarquait la médaille. En soi, cela n'avait rien d'extraordinaire mais la forme de celle-ci l'intriguait. Il tendit la main :

– C'est une bien jolie médaille, dit-il en la prenant avec délicatesse.

Silvio sourit et devint tout à coup volubile.

– Je l'ai trouvée dans le grenier, expliqua-t-il, dans une vieille boîte à biscuit. Il y avait plein de pièces toutes abî-

mées, des morceaux de fers tous tordus et puis ça. Je l'ai nettoyée moi-même – la fierté se lisait dans ses yeux – Grand-mère a dit que je pouvais la garder.

Lando hochait la tête. Bien sûr pensa-t-il, ça ne pouvait être que cela : des années auparavant le grand-père que Silvio n'avait pas connu avait eu la passion des vieilles pièces que l'on trouvait en creusant ici ou là dans la campagne. C'était une occupation inattendue pour un petit paysan de toscane, une habitude prise après le passage d'un groupe d'archéologues dans la région. Pendant quatre ou cinq ans il avait fouillé un peu partout et recueilli de vieilles monnaies romaines ; sans doute avait-il aussi découvert ceci.

La médaille brillait de tous ses feux dans la main crevassée par des années de labeur ; du bronze sans doute, et bien astiqué ! Silvio avait dû se donner de la peine. Lando était perplexe : une simple croix n'aurait certes pas attiré son regard, il s'agissait là d'une croix régulière, aux quatre branches enserrées dans un cercle parfait, étrangère dans son aspect.

– Monsieur Marteno m'a dit que c'était une croix celtique, dit soudain Silvio ravi d'un savoir tout neuf.

Marteno ? Le maître d'école bien sûr, s'il le disait ! Pas étonnant que Lando n'eût jamais vu une telle croix : les religieux qui l'avaient éduqué ne devaient pas apprécier ce genre de relique idolâtre. De vieux souvenirs remontèrent à sa mémoire : son placement chez les Pères par des parents qui voyaient dans la prêtrise une échappatoire à leur misère, sa révolte et plus tard sa fuite dans la campagne toscane où il était devenu un berger pauvre mais libre.

Lando reporta son regard sur la médaille, elle était entourée d'une inscription latine. Il rassembla les souvenirs de ses années passées au petit séminaire ; des bribes de latin subsistaient dans sa mémoire au beau milieu des citations des Écritures.

– « Vae Soli », murmura-t-il.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda Silvio.

– « Vae Soli », c'est ce qui est marqué sur ta médaille... C'est du latin.

– Ça veut dire quoi ?

Lando réfléchit. Il avait déjà entendu cela, mais c'était si vieux, si lointain. Voyons voir, oui, ce devait être une parole de l'Ecclésiaste. Décidément cette médaille était vraiment étrange : l'Ecclésiaste sur une croix celtique !

– Ça veut dire quelque chose comme « malheur à l'homme seul », dit-il enfin.

– Tu en sais des choses ! siffla Silvio admiratif.

Lando sourit et se mit à parler, peut-être plus pour lui-même que pour l'enfant. Il aimait exhumer de sa mémoire les souvenirs enfouis et se livrer au plaisir de la réflexion grâce à ce qu'il avait appris autrefois. Ses anciens maîtres eussent toutefois été assez déçus que ses longues réflexions de berger solitaires l'aient conduit à un regard critique envers la religion de ses ancêtres.

– « Vae Soli », reprit-il, que serait l'homme abandonné à lui-même sans le secours de Dieu ? Enfin c'est ce que voulait dire celui qui a écrit ces mots à l'origine. Tout au moins je le crois. L'homme sans la foi est un homme perdu, nu, lâché seul et sans armes dans un monde hostile, tu vois ?

Silvio hocha la tête,

– C'est ce qu'ils disent au catéchisme...

Lando réfléchit un instant et se dit qu'un peu d'esprit critique ne ferait pas de mal au gamin ; il serait pour sa part plutôt amusé si cela faisait enrager le curé.

– Vois-tu Silvio, la croix de ta médaille est celle d'une autre religion que la notre. Celui qui y a inscrit cette maxime devait penser que l'homme est seul s'il n'envisage qu'un aspect des choses.

– Je ne comprends pas.

– Cette croix est un symbole plus vieux que cette phrase. Plus vieux que l'Eglise elle-même, déjà avant Jésus l'homme n'était pas seul. « Vae soli », malheur à l'homme seul, l'homme a besoin d'une aide suprême, d'un dieu. Qu'importe la religion ou le nom qu'il lui donne, seule sa foi est importante.

Le vieux berger regarda le regard écarquillé du gamin et sourit.

– Ne t’inquiète pas de ça, dit-il, tu auras tout le temps de comprendre... Va jouer maintenant, reprit-il, il faut que je rassemble mes bêtes.

Silvio repartit à l’assaut de la pente en direction de San Gimignano, du pas lent et régulier de celui qui a l’habitude des longues marches. Un tourbillon d’idées se bousculaient dans sa tête. Il avait été impressionné par ce qu’avait dit Lando, peut-être plus par le ton que par les paroles elles-mêmes. Les explications du curé sur la religion lui revenaient aussi et pêle-mêle formaient un joyeux mélange.

Il s’assit au creux d’une doline et regarda le ciel qui commençait à s’embraser vers l’ouest. Les yeux fixés sur les bandes rougeoyantes de nuages effilochés il s’enfonça dans son univers intérieur, celui qui lui dévoilait l’Afrique au beau milieu de la Toscane. Mais cette fois il ne voyageait pas dans la savane, non, il évoluait au cœur de l’église et de ses icônes. Longtemps il passa en revue les images saintes, plus colorées les unes que les autres, qu’il avait en mémoire. Soudain, les nuages, le soleil couchant, le paysage moutonnant, tout s’effaça. Il n’y eut plus qu’une grande lumière, rayonnante, douce, et un grand calme au fond de lui. Quelque chose apparut tout à coup dans la lumière ; une forme diffuse, cotonneuse, qui se précisa peu à peu jusqu’à devenir une croix, la Croix, auréolée d’une lumière plus dense.

Heureux Silvio resta absorbé par cette vision alors que des idées tourbillonnaient dans sa tête et se mettaient en place à son insu. Alors, sans prévenir, la vision disparut et Silvio se retrouva seul au milieu de la nuit. Heureusement, il connaissait la région comme sa poche et une force nouvelle l’accompagnait ; mais il ne pourrait pas raconter son expérience à sa grand-mère pour justifier l’inquiétude due à son retard. Il se mit à courir.

Au cours des deux années suivantes, les rêves ne le quittèrent plus.

*

Silvio Grutti en était persuadé : Don Grutti n'aurait jamais vu le jour sans cette étrange expérience spirituelle qui avait transformé un gamin insouciant en un mystique convaincu. Expérience dont il n'avait jamais osé parler à personne pas même à ses maîtres. Il tripota la médaille celtique bien cachée sous ses habits. Certes ce pendentif devait être païen, toutefois il était le témoin d'une époque de sa vie qui avait conditionné tout son devenir. S'il conservait ce symbole celtique, il avait eu la révélation des Mystères. Ceci n'admettait aucune autre voie que la prêtrise et, somme toute, les anciennes religions n'avaient-elles pas désigné par leurs temples l'emplacement de bien des églises ?

Don Grutti exerçait de tout son cœur son sacerdoce dans cette première paroisse ou, depuis de longs mois, il avait appris à aimer les Génois qu'il côtoyait à longueur de journée. Le cruel exil qu'il avait ressenti au début en apprenant qu'il ne retrouverait pas de sitôt sa ville natale de Florence s'était peu à peu estompé. Cela avait été une épreuve imposée à sa foi : qu'importait l'endroit, seul le sacerdoce était primordial. Il aurait dû être exalté de rejoindre enfin sa première paroisse, pourtant il avait hésité. Comme le lui avait appris Don Merlino qui l'avait guidé dans son long apprentissage, le prêtre n'était après tout qu'un homme quelles que fussent ses convictions. Regretter la ville de son enfance n'était à tout prendre qu'un sentiment très normal et, comme il sentait la foi ancrée au plus profond de lui, il avait surmonté l'épreuve.

Don Grutti rejeta ces pensées mille fois ressassées et s'agenouilla devant l'autel, fixant son regard clair sur le crucifix dont le bois patiné dominait le chœur. Très vite sa perception de son environnement s'estompa alors qu'il re-

trouvait au creux de ses souvenirs la chaude présence de sa vision. Là, blottie au creux de l'obscurité, vivait la Lumière ; la grande lumière où résidait la Vérité. Ce n'était plus qu'un souvenir d'enfant, pourtant il retrouvait à chaque fois la chaleur de cette lumière dans laquelle il avait vu rayonner la Croix. Ainsi avait été sa première vision, accompagnée d'une grande paix et de l'intense conviction de participer à un profond mystère. Elle s'était précisée plus tard dans ses rêves, s'était peuplée de personnages qu'il ne connaissait pas, mais avait reconnu en lisant en détail les Saintes Ecritures. Malgré cela, lorsqu'il tombait ainsi en contemplation, seule sa première vision revenait en surface : la lumière et la Croix, toujours accompagnées de ce sentiment de paix et de douceur.

Le prêtre était tout entier absorbé par ce souvenir qui raffermissait sa foi chaque fois qu'il le contemplait. On aurait pu tirer le canon à ses oreilles ou pénétrer à cheval dans son église qu'il n'en aurait rien su ! Rien n'existait plus en dehors de l'image intérieure qui s'imposait à lui.

Soudain, la vision disparut. Sur l'instant Don Grutti crut tout de bon que la présence exaltante des rêves mystiques de son adolescence allait se renouveler, il attendit une nouvelle révélation.

A sa grande déception rien d'autre ne vint qu'un grand vide assorti d'un intense sentiment de perte : la lumière de sa vision avait disparu et il n'avait pas repris pied dans la réalité pour autant. Ses yeux ne voyaient qu'une immensité morne et grise qui s'étendait autour de lui, en lui, à partir de lui.

La perte était trop cruelle ; il lui fallait retrouver la lumière alors Don Grutti voulut bouger. Dès sa première tentative de mouvement son corps sembla se tétaniser. Il lui fallut se rendre à l'évidence : il était figé dans sa position de prière. Il pria, pria pour éloigner ce gris et fut enfin récompensé : un patchwork coloré apparut à ses yeux, mélange de blanc, de rose et de rouge, un mélange mouvant fatiguant pour les